



CHARLES BERKENBAUM

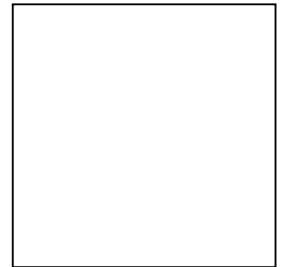
L'insignifiant

À mon fils Serge

*Loi de l'Univers et du Livre. « Ce qui arriva était arrivé depuis longtemps. »
(Edmond Jabès, Postface à L'arrêt de mort de Maurice Blanchot, Gallimard, 1948.)*

*« Mon berceau a de ma tombe, ma tombe a de mon
berceau : mes souffrances deviennent des plaisirs,
mes plaisirs des douleurs, et je ne sais plus, en achevant de lire
ces Mémoires, s'ils sont d'une tête brune ou chenue. »*

(Chateaubriand, Mémoires d'outre-tombe, avant-propos, Gallimard, 1951.)



DANS UN MONDE HUMAIN, TOUT EST SIGNIFIANT. Lorsque le langage saisit l'homme, il ne le lâche plus.

Lacan a assurément raison : le langage est la condition de l'Ics, et de la folie. L'Ics est structuré comme un langage. Le sujet est parlé, à son insu, par le langage.

On connaît l'anecdote du sauvage qui tourne et retourne une échelle dans tous les sens, sans saisir le moyen d'en user pour s'élever. Pour lui il n'y a pas de Signifiant échelle, dès lors il n'y a pas d'échelle. Et pourtant, elle tourne, l'échelle !

Lacan a assurément raison. Encore faut-il savoir ce qu'est le Signifiant et ce qu'est le langage.

L'Empereur de Chine

Dans *La Cendre et la Foudre*, Frédérick Tristan (1982) nous conte l'origine légendaire de la Société secrète du Ciel et de la Terre, ou Société de la Grande Triade : la Loge fondatrice des Hong.

À l'avènement de la dynastie mandchoue des Qing, cinq moines bouddhistes, détenteurs du sceau sacré des empereurs Ming, font le serment de renverser l'usurpateur et de restaurer l'ancienne dynastie. De nuit, ils placardent, dans les villages, un appel à la révolte. En voici le contenu :

« Habitants des neuf provinces, les cinq rescapés du massacre de Shiu Lam vous saluent ! Depuis trois années, l'Empire n'est plus au centre. Le Suprême milieu s'est perdu. Nous, gardiens du sceau sacré de la divine Bodhisattva Guan Yin, proclamons que l'aîné des officiers majeurs, descendant des mandchous, qui actuellement usurpe le pouvoir et la fonction du trône impérial, doit être considéré comme traître à l'Empire. Son pouvoir est indigne. Il répand la souffrance et la mort. Sa fonction est un travesti. Elle parodie la justice. Le ciel et la terre sont séparés.

Habitants des neuf provinces, soulevez-vous contre le Quig comme vous le feriez contre un adversaire étranger ! Les moines du monastère de Shiu Lam ont repoussé les Éleuthes. Ils repousseront le Qing au nom de l'empereur Ming dont ils ont reçu le Sceau. Que la lune et le soleil resplendissent, et les sept astres ! Que la guerre nettoie la Chine et ramène la paix ! »

Que viennent ici faire le suprême milieu, le ciel et la terre, le soleil et la lune et les sept astres ? Sont-ils un hommage au beau livre de Viderman (1977) *Le céleste et le sublunaire* ? Sont-ils une licence poétique ou un exemple de ce style vif et concret qui fait tout le charme des romans chinois ? Il n'en est rien. Ces images sont prescrites par la lettre du texte chinois.

La Chine, c'est 中國 ZHONG GUO, littéralement l'empire du milieu. L'usurpation du trône impérial par les Mandchous, peuple des confins, « décentre » donc l'empire.

L'idéogramme 王 WANG = empereur, figure « celui (trait horizontal intermédiaire) qui unit (trait vertical) la terre et le ciel (traits horizontaux inférieur et supérieur) ». L'abolition du souverain légitime « désunit » ciel et terre.

Le caractère 明 MING (= 1. nom dynastique 2. éclatant, vif, brillant 3. clair, distinct) est constitué des radicaux, ou clefs, 日 RI = soleil 月 YUE = lune. La mort du dernier empereur Ming « obscurcit » ciel et terre.

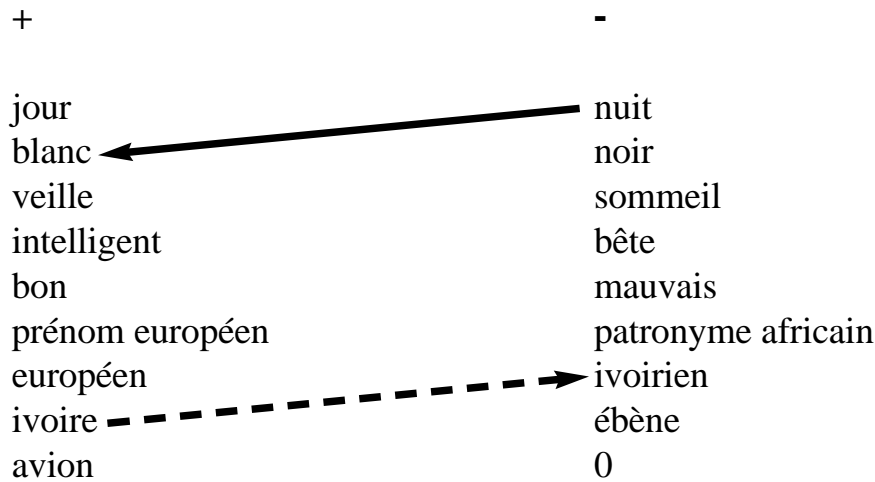
Quant aux sept astres, il m'a été suggéré que ce sont les étoiles de la Grande Ourse. Le sens en serait-il que la Chine a perdu le Nord, que l'empire est déboussolé ?

Tristan se réfère à des sources en anglais. Le message, s'il gagne en tension poétique, perd en français une grande part de redondance, de surdétermination dont on imagine aisément la force d'impact dans l'original chinois. Mais que quelque chose de la lettre survive, quoiqu'affadi, aux traductions successives illustre bien le concept de l'autonomie du signifiant. C'est en effet ici l'idéogramme – le signifiant, le code – qui impose le contenu du message. Celui-ci est mis en forme par les défilés obligés du signifiant, comme le message de Nelson, à l'escadre britannique, à l'engagement de la bataille de Trafalgar (Mannoni 1969 p. 100).

Dostoïevski

Un jeune Noir africain me consulte. Ses premières paroles sont textuellement : « Je passe des nuits blanches ! » Un moment de stupeur – un blanc – et je l'invite à poursuivre. Je note : « Depuis qu'il est tout petit, *il rêve de devenir blanc*. Il méprise les Noirs. Tout ce qui est noir est affecté d'une valence négative, tout ce qui est blanc d'une valence positive. Le monde en noir et blanc. Originaire de Côte d'Ivoire. Il est ivoirien ! Son argument décisif : « Les Blancs ont l'avion ! »

Figurons ceci :



La dernière opposition illustre assez joliment la question « d'en avoir ou pas », la problématique du phallus.

Est-ce l'opposition ivoire-ivoirien qui déclenche une dérive dont l'affleurement ultime, les nuits blanches, ouvre l'accès à la satisfaction substitutive, névrotique, du désir infantile ?

N'est-ce pas le zéro (place vide, manque, trou, béance) qui introduit une pesanteur, un déséquilibre entraînant à son tour l'oscillation d'une mécanique signifiante ?

Astrid Regina

Une jeune femme avait entrepris une psychanalyse, après une dépression, en raison d'angoisses fréquentes et de vécus d'étrangeté, d'irréalité.

Son histoire, dramatique, peut se résumer ainsi : sa mère, ex-demi-mondaine, alcoolique, l'avait étroitement associée à sa vie mouvementée. Changements d'hommes, changements de pays sur fond d'ivresses et de tentatives de suicide. Dès son plus jeune âge, la patiente avait materné sa mère, la lavant de son vomi lors de ses cuites, de son sang lorsqu'elle se tailladait les poignets. Tout cela sans jamais protester, sans le

moindre reproche, sans la moindre animosité apparente à son égard.

Au moment de l'analyse, la mère vivait seule, pratiquement grabataire, dans un garni. Des voisins complaisants lui montraient du vin et de la nourriture. Sa fille se rendait régulièrement chez elle pour la laver, la changer, refaire son lit, nettoyer la pièce. La seule chose qu'elle s'autorisait était de lui dire, de temps à autre : « Tu devrais tout de même cesser de boire. »

Un jour elle me dit, une fois de plus, combien sa mère avait été belle et, pour preuve, évoqua un grand portrait de celle-ci en « Reine Astrid », portrait qui avait longtemps trôné dans leur appartement. Elle précisa que, sur cette photo, sa mère ressemblait tout à fait à la Reine telle qu'elle apparaissait sur un portrait officiel bien connu. Après un bref silence et sans transition, elle s'écria : « Oh ! Régine, je ne peux pas la supporter, elle m'énerve terriblement, je ne sais pas pourquoi. Quand je l'entends à la radio, je ferme le poste ! »

Je lui demandai : « Que signifie Régine ? » Elle n'en savait rien. Je le lui indiquai ; elle accueillit cette information avec indifférence.

Je soupçonne qu'elle savait sans savoir ! Mais qu'est-ce que cela prouve ? Rien, évidemment Un coup de dés jamais n'abolira le hasard. Ces deux exemples ne témoignent que pour eux-mêmes. Ou bien sont-ils la preuve de ce que les rejets de l'inconscient affleurent dans l'articulation du signifiant ? Cela semble tellement évident ! Ce qui est évident est sans intérêt !

Kékulé

J'affirmai un jour, dans un cercle de psychanalystes, qu'il n'y a pas de pensée sans langage. Quelqu'un, qui n'avait pas lu Descartes ⁽¹⁾, m'opposa que son chien pensait, quoiqu'il ne parlât pas. Un autre aboya. Un troisième invoqua un argument que je ne compris pas ; je fus en effet dérouté par un mot qui

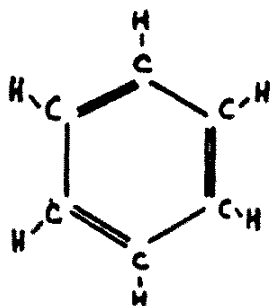
1. «... Mais de tous les arguments qui nous persuadent que les bêtes sont dénuées de pensée, le principal, à mon avis, est que bien que les unes soient plus parfaites que les autres dans une même espèce, tout de même que chez les hommes, comme on peut voir chez les chevaux et chez les chiens, dont les uns apprennent beaucoup plus aisément que d'autres ce qu'on leur enseigne ; et bien que toutes nous signifient très facilement leurs impulsions naturelles, telles que la colère, la crainte, la faim, ou autres états semblables, par la voix ou par d'autres mouvements du corps, jamais cependant jusqu'à ce jour on n'a pu observer qu'aucun animal en soit venu à ce point de perfection d'user d'un véritable langage c'est-à-dire d'exprimer soit par la voix, soit par les gestes quelque chose qui puisse se rapporter à la seule pensée et non à l'impulsion naturelle. Le langage est en effet le seul signe certain d'une pensée latente dans le corps ; tous les hommes en usent, même ceux qui sont stupides ou privés

m'était totalement inconnu. Longtemps après, je tentai vainement de retrouver cet argument mais ce qui s'imposa, avec insistance, fut le mot KABUKI, dont je savais qu'il n'était pas apparu dans la discussion.

Un jour, lisant Anzieu (1975), je reconnus le mot inconnu : KEKULÉ ? Du même coup, je retrouvais l'argument : « Le rêve de Kékulé..., les molécules dansent dans les airs pour retomber en cercle..., la structure du benzène. » Je me souvins que Kékulé – j'avais pensé que c'était un mot grec – avait suscité une association immédiate : EUREKA.

L'argument était donc que Kékulé aurait découvert, en rêve, la structure du noyau benzène, sans passer par le langage (les mots).

La découverte de Kékulé, c'est la structure cyclique du noyau benzène C_6H_6 :

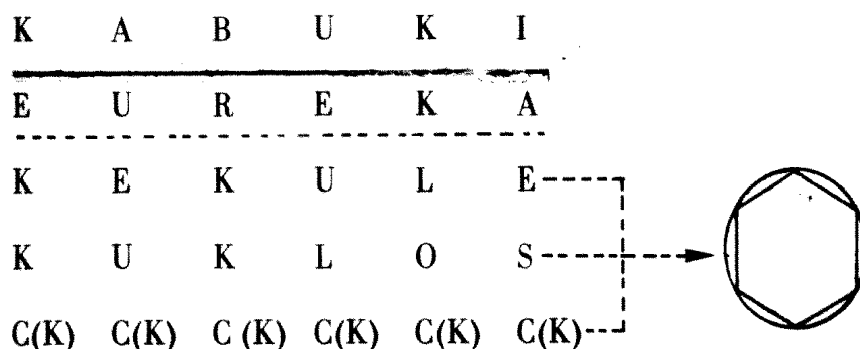


Imaginons que Kékulé savait le grec et qu'il ait un jour, au gymnasium rencontré le mot KUKLOS = cercle ; qu'il se soit même amusé de l'analogie entre ce mot (dont un cas de déclinaison serait KUKLE) et son propre nom. Peu importe d'ailleurs si c'est là fiction ou vérité.

Vingt ans après, Kékulé est poursuivi, jusque dans son sommeil, par la question de la structure de C_6H_6 . Comment se combinent 6 C tétravalents ou 6 CH ? Notons, au passage, qu'en allemand, carbone se dit Kohlstoff et carbure (CH) Karbid.

d'esprit, ceux auxquels manquent la langue et les organes de la voix, mais aucune bête ne peut en user ; c'est pourquoi il est permis de prendre le langage pour la vraie différence entre les hommes et les bêtes. » (*Lettre à Morus* du 5 février 1649) Descartes 1953 pp. 1319-20.

Figurons ceci :



2. Il est probable que cette double limite coïncide avec le concept introduit par Green (1982).

Au moment du rêve, Kékulé ne tenait-il pas déjà la solution ? Ne la savait-il pas sans savoir qu'il la savait ? La forme n'était-elle pas là, prête à accueillir les 6 atomes de Kohlstoff ? Kékulé pouvait la chercher d'autant mieux qu'il l'avait déjà trouvée. Mais peu importe.

Ce qui importe plus, c'est que la rencontre de Kuklos, d'une part, la découverte du cycle du benzène, d'autre part, délimitent un temps, un espace potentiel de part et d'autre du sujet Kékulé. Ils sont l'avant et l'après, l'origine et le terme d'un temps réversible où l'après donne tout son sens à l'avant, ou l'après précède l'avant.

N'est-ce pas là toute la portée du *nachträglich*, de l'après-coup ? Le sujet se déploie entre les deux limites de l'avant et de l'après où l'un précède l'autre, où l'autre précède l'un. Cette double limite⁽²⁾ clôturait cet espace, comme deux miroirs se renvoyant à l'infini l'image du sujet. Cet espace n'est-il pas le lieu, en même temps que la condition de possibilité, de la psychanalyse conçue comme reprise, (ré-) élaboration du sujet dans et par un travail de langage ?

Wo es wer, soll Ich werden. Ce qui arrive était déjà là, ce qui était là est encore à venir.

Espace potentiel, espace transitionnel, espace de l'illusion, espace du jeu ou encore KABUKI : un théâtre, une scène !

Saint-Augustin

Qu'est-ce que le langage ?

« Saint-Augustin, nous dit Wittgenstein (1961 p. 130), décrit l'acquisition du langage humain par l'enfant comme si ce dernier venait dans un pays étranger en comprendre la langue : c'est-à-dire comme s'il avait déjà un langage, mais pas ce langage-ci Ou encore, comme si l'enfant pouvait déjà penser mais pas encore parler. »

En effet, dans ses *Confessions*, Saint Augustin (1947) conçoit l'origine du langage comme la substitution du mot à la chose. Mais une chose, c'est déjà du langage. Le cycle du benzène, un atome de C, un nombre, sont des faits de langage : personne n'a jamais vu ça, même pas Kékulé, si ce n'est en rêve.

Qu'est-ce qu'un langage ?

Le langage n'est pas la langue. De la confusion de ces deux termes résulte sans doute beaucoup d'incompréhension.

Saussure (1967 p. 25) : « ...il faut se placer de prime abord sur le terrain de la langue et la prendre pour norme de toutes les autres manifestations du langage... Mais qu'est-ce que la langue ? Pour nous, elle ne se confond pas avec le langage ; elle n'en est qu'une partie déterminée, essentielle il est vrai. C'est à la fois un produit social de la faculté du langage et un ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus. Pris dans son tout, le langage est multiforme et hétéroclite ; à cheval sur plusieurs domaines, à la fois physique, physiologique et psychique, il appartient encore au domaine individuel et au domaine social : il ne se laisse classer dans aucune catégorie des faits humains, parce qu'on ne sait comment dégager son unité. »

Nous avons progressé d'un pas : la langue est une partie du langage ; le langage est plus et autre chose que la langue, il

est multiforme et hétéroclite, il ne se laisse classer dans aucune catégorie des faits humains.

Peut-être pourrions-nous progresser davantage en recourant à la notion de valeur.

Saussure (1967 p. 159) : « ...constatons d'abord que même en dehors de la langue, toutes les valeurs semblent régies par ce principe paradoxal. Elles sont toujours constituées :

1° par une chose *dissemblable* susceptible d'être *échangée* contre celle dont la valeur est à déterminer ;

2° par des choses *similaires* qu'on peut *comparer* avec celle dont la valeur est en cause. »

Ces deux facteurs sont nécessaires pour l'existence d'une valeur. Ainsi pour déterminer ce que vaut une pièce de cinq francs, il faut savoir : 1° qu'on peut l'échanger contre une quantité déterminée d'une chose différente, par exemple du pain ; 2° qu'on peut la comparer avec une valeur similaire du même système, par exemple une pièce d'un franc, ou avec une monnaie d'un autre système (un dollar, etc.). De même, un mot peut être échangé contre quelque chose de dissemblable : une idée ; en outre, il peut être comparé avec quelque chose de même nature : un autre mot. Sa valeur n'est donc pas fixée tant qu'on se borne à constater qu'il peut être « échangé » contre tel ou tel concept, c'est-à-dire qu'il a telle ou telle signification ; il faut encore le comparer avec les valeurs similaires, avec les autres mots qui lui sont opposables. Son contenu n'est vraiment déterminé que par le concours de ce qui existe en dehors de lui. Faisant partie d'un système, il est revêtu, non seulement d'une signification, mais aussi et surtout d'une valeur, et c'est tout autre chose. » (Fin de citation)

Ce que Saussure ne dit pas explicitement, mais qui est cependant essentiel, c'est que la pièce de 5 francs n'a pas de valeur propre ; elle n'a de valeur ni en soi ni pour soi.

Donc, le signe-valeur se caractériserait d'être échangeable et comparable. Il en irait ainsi du signifiant S comme de tout

autre objet extrait d'un système de valeurs : une pièce de 5 francs, un cauri, un mot. Mais un fragment de pièce, un morceau de cauri ⁽³⁾, un demi-mot (ex. ~~di~~-bre) ? Cela ne peut plus s'échanger ni se comparer : ce n'est plus un Signifiant sans choir, pour autant, au rang de non-Signifiant. Mais cela s'apparie, cela se conjoint, comme le sexe. Appelons cette chose disjointe, cet objet dégradé, un Insignifiant.

3. Nous retrouvons ainsi l'étymologie du symbole : « du grec *sùmbolon*, signe de reconnaissance, formé par les deux moitiés d'un objet brisé qu'on rapproche... »
Lalande 1962 p. 1079.

L'Insignifiant serait en quelque sorte le degré zéro du Signifiant, le Signifiant purifié, dépouillé, qui ne renverrait à aucun autre Signifiant, qui ne s'échangerait contre aucun signifié. L'Insignifiant ne renvoie qu'à d'autres Insignifiants : un autre demi-mot, un caillou, un bout de ficelle (cf. *La ficelle* de Maupassant), un chiffon dégradé et souillé, un objet transitionnel (Winnicott 1969).

L'Insignifiant, c'est le Peu, le presque rien, le je-ne-sais-quoi, le pas grand-chose, l'inutile : c'est ce qui ne sert à rien ! C'est *amstram-gram pic et pic et colegram* ; c'est la petite phrase de la sonate de Vinteuil. Ça ne sert à rien mais c'est précisément la condition de toute signification. C'est un intermédiaire, un miroir, une navette, un processus tertiaire (Green 1972).

Il n'est pas tout à fait vrai que cela ne s'échange pas. Cela ne s'échange plus contre du sens mais cela s'échange contre une émotion, une saveur, une couleur ; bref, contre un Affect, contre de l'ineffable.

Sur le modèle saussurien du signe $\frac{S}{s}$, je propose d'inscrire le nouvel algorithme :

Insignifiant
 ————— → $\frac{I}{i}$
 ineffable

Le problème se pose dès lors, d'articuler $\frac{S}{s}$ et $\frac{I}{i}$. Nous pouvons pour ce faire, recourir utilement au modèle de la double articulation de Martinet (1969) :

J'-ai-mal-à-la-tête Articulation nomématique Niveau sémantique

J'-a-i-m-a-l-à-l-a-t-ê-t-e Articulation phonématique Niveau phonétique.

Cette double articulation est, selon Martinet et nous le suivrons volontiers, la condition du langage humain, par opposition à la communication animale. Elle introduit un principe d'économie permettant, avec un petit nombre de signes, les phonèmes, de créer un nombre infini de mots. Sans elle, nous serions condamnés à user d'un répertoire considérable de grognements, ou de gestes, où chaque signe correspondrait de manière bi-univoque à un sens.

Sur le modèle de la double articulation de Martinet, inscrivons

niveau n+1 $\frac{S}{s} \cdot \frac{S}{s} \cdot \frac{S}{s}$ Articulation des Signifiants

niveau n $\frac{I}{i} \cdot \frac{I}{i} \cdot \frac{I}{i}$ Articulation des Insignifiants

Ce qui m'a longtemps troublé, c'est que cette double articulation n'est pas double mais triple. En effet, les deux niveaux, phonémique et sémantique, sont articulés entre eux, puisque plusieurs objets du niveau inférieur composent un nouvel objet du niveau supérieur.

| | | | | |
|-------------------------|---|---|---|--------------------------------|
| articulation sémantique | S | <div style="border-top: 1px solid black; border-bottom: 1px solid black; height: 100px; margin: 0 auto 0 auto; width: 100%;"></div> | S | articulation des Signifiants |
| articulation de S et P | | | | articulation de S et I |
| articulation phonémique | P | | I | articulation des Insignifiants |

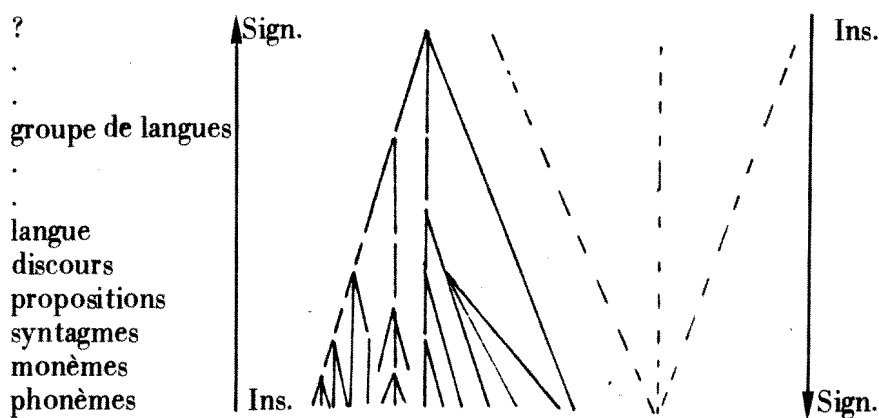
Étrange ! le schéma ci-dessus est identique au caractère trimillénaire **I** GONG = travail ! Quel travail ? Le travail

du rêve de Kékulé ? Le travail de l'Ics ⁽⁴⁾ ? Le travail du langage ? Je reviendrai sur ce point.

4. Auquel cas, l'Ics chinois travaillerait pour nous !

Considérons d'abord que cette triple articulation ménage la possibilité d'un nombre illimité de niveaux d'articulation, puisque toute unité de niveau n peut se combiner à d'autres unités de même niveau pour composer une nouvelle unité de niveau supérieur et vice-versa.

Exemple :



C'est dire que tout niveau n est articulation des Insignifiants par rapport au niveau n + 1 ou n - 1, lui-même articulation des Signifiants. Et inversement, tout niveau n est articulation des Signifiants par rapport au niveau n + 1 ou n - 1, articulation des Insignifiants.

Exemple : *les Nuits blanches*, la nouvelle de Dostoïevski. Si l'on se situe au niveau du contenu, le texte, alors le titre est Insignifiant. Inversement, si l'on se place au niveau de la bibliographie de cet auteur : *Le Sous-sol – Souvenirs de la maison des morts – Le Double – Les Possédés – etc.*, alors le contenu devient Insignifiant.

Le modèle ci-dessus est donc parfaitement réversible. Un mot de la langue fondamentale condense un sens considérable, pour qui sait l'entendre. Pour un autre, c'est du chinois ! À l'opposé, une voyelle n'aurait pas de sens ? Considérons l'exemple du Fort-Da (opposition o bref – a long) ou celui du

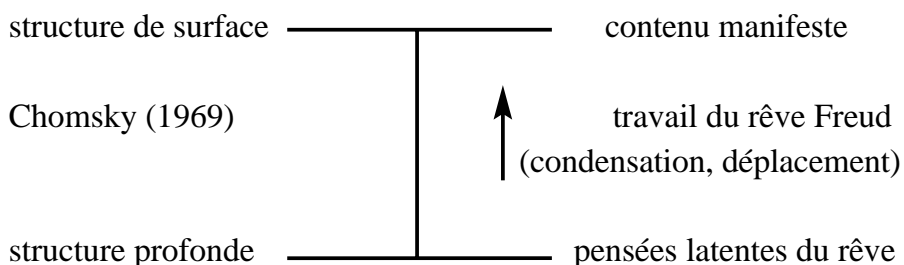
sonnet de Rimbaud ! Et un caillou condense plus de sens que tous les discours au monde.

On aura reconnu dans ce modèle intégré, arborescent, le modèle de la grammaire générative-transformationnelle de Chomsky (1971). C'est me semble-t-il, le même que celui de la logique des classes de Whitehead et Russel (1967). C'est encore celui des règles de l'alliance et de la génération (Lévi-Strauss 1971). Et celui du code génétique (Jacob 1970).

Le modèle des modèles, serait-ce le langage ? Au *commencement était le Verbe !*

Les modèles, ça court le langage ! C'est pourquoi l'hypothèse d'une rencontre entre Kékulé et Kuklos est totalement superflue. Et Kékulé aurait pu s'appeler Dupont sans que cela affecte en rien mon schéma.

Revenons au modèle restreint que j'appellerai GONG, pour la facilité. On l'aura reconnu au passage ; ce modèle nous est familier :



C'est le modèle chomskyen des structures profondes et de surface, qui trouve son origine dans la Grammaire de Port-Royal. C'est encore, me semble-t-il, le modèle de l'entropie – néguentropie (Serres 1977). C'est le modèle du travail du rêve. Freud était-il donc linguiste ? Le travail du rêve, de l'Ics, du langage serait-il le travail d'articulation du Signifiant et de l'Insignifiant ?

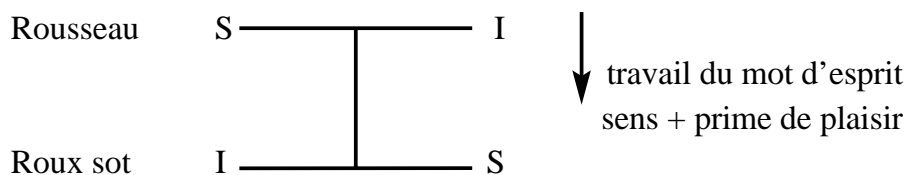
Mais alors, où situer le niveau minimal de sens ? Si l'on quitte le terrain de la langue pour celui de l'image ou de l'architecture (Eco 1972), de la kinésique (Birdwhistell 1981) ; les

auteurs nous confient leur embarras quant à la distinction des niveaux phonémique et sémantique.

Sur le terrain de la langue, les choses ne semblent guère plus aisées : faut-il voir l'élément minimal de sens au niveau du radical, du mot ou de la proposition ?

D'un point de vue psycho-linguistique cette discussion me semble vaine : il n'y a pas de niveau de sens minimal parce que, comme le montre Freud, le sens est essentiellement le résultat d'un travail : le procès de signification, comme dit Lacan. C'est le travail, nécessaire pour passer du niveau n au niveau $n + 1$, ou $n - 1$, qui est essentiellement producteur de sens. Avec de l'affect en prime. Travaillons, prenons de la peine, c'est le fonds qui manque le moins !

Voyons un exemple tiré du *Witz* :



Saussure et Einstein ont échoué dans leur projet ultime d'unifier les champs. Pourtant, Saussure tenait la solution ; elle était au fondement même de son édifice : LE SIGNIFIANT EST ARBITRAIRE ! Cela ne revient-il pas à poser que LE SIGNIFIANT EST INSIGNIFIANT,

$$S \longleftrightarrow I$$

que tout Signifiant est, à soi-même, son propre Insignifiant ?
Dieu est Un !

La découverte de Freud serait en quelque sorte, au plan du langage, l'équivalent du $E = M c^2$: quelque chose comme

$S = I \cdot c^{(5)}$ où c = constante de temps, dans la langue fondamentale. *Sic transit gloria mundi !* Le langage, c'est le travail du sens. Le langage, c'est le temps.

5. Équation à rapprocher, encore, me semble-t-il, de celle de Boltzmann :
 $S = k \log W$.

L'erreur de Saussure et, à sa suite, celle de Lacan, n'est-elle pas de soutenir que le Signifiant, comme tel, ne signifie rien ? Erreur féconde, nécessaire à l'élaboration d'un moment incontournable de la pensée contemporaine, riche de ce que Foucault (1966) appelle une *épistémê* nouvelle.

Si le Signifiant comme tel, ne signifie rien ; alors la thèse de l'autonomie du Signifiant devient insoutenable. De même, l'hypothèse de Whorf (1969) selon laquelle la structure du système de communication linguistique – le code – détermine la vision du monde, l'appréhension du réel.

Le Signifiant a ceci de remarquable et de paradoxal qu'il signifie d'autant plus qu'il est plus insignifiant. Quelques exemples : la musique serait, par excellence, le Signifiant à l'état pur qui ne renverrait à aucun signifié. Peut-on soutenir que la musique ne signifie rien ? Au contraire, elle déborde d'un excès de sens. Les hiéroglyphes, avant Champollion, ne signifient rien ? N'est-ce pas au contraire, qu'ils signifient trop ; que Champollion a réduit le trop de sens. Déchiffrer, décrypter ne consiste pas dans le fait d'attribuer un sens à ce qui en est dépourvu mais dans celui de restreindre un sens multiple. C'est dans les termes de la théorie de l'information, réduire l'incertitude.

Monseigneur Lefebvre a raison. La messe, chantée en langue vulgaire, perd de son sens et de son efficace. La magie n'utilise-t-elle pas l'Insignifiant (le fétiche, le rite, l'incantation) pour transformer le réel ? Abracadabra ⁽⁶⁾, ça n'a pas de sens ? Relisons la fin du *Malade imaginaire* : les Diafoirus y parlent comme nous, psychanalystes, le faisons aujourd'hui. Et le pénétrant *Essai sur la magie* de Mauss (1973) nous montre sans équivoque, à nous psychanalystes, que nous avons tout intérêt à débiter des formules dont le sens nous échappe, si nous voulons assurer notre pouvoir. Bénéfique ou maléfique.

Lacan insiste sur la primauté du Signifiant. Le réel serait le reste du processus de symbolisation : dans le jeu du Fort-Da, une bobine tombe dans le réel. Ne peut-on, à loisir, inverser

6. Bloch et Wartburg
1975 p. 3 : «... Paré
où on lit : *Ce beau mot
abracadabra pour
guérir la fièvre* ; en
effet, le mot passait au
moyen-âge pour être
une sorte de talisman
contre diverses
maladies ;... »

les termes : le Signifiant serait le reste, qui tombe dans le symbolique, du processus de constitution du réel.

Je ne suis pas convaincu qu'il faille des « points de capiton » pour arrimer réel et symbolique. Mais il faut de l'Insignifiant pour construire l'un et l'autre.

Recourons à une image : l'Insignifiant serait, en quelque sorte, l'homologue de la partie germinative de la plante, qui pousse des racines (le réel) dans la terre et des feuilles (le symbolique) dans le ciel. L'Insignifiant serait une matrice engendrant simultanément le symbolique et le réel. Sans accorder de priorité à l'un quelconque de ces termes.

C'est aux sources du réel et du symbolique que s'originent les représentations de choses et les représentations de mots constitutives des processus primaire et secondaire. Quant à l'Ics – *ein anderer Schauplatz* – il faut qu'il soit *toujours* ailleurs ; et il n'est pas sûr qu'il soit structuré comme un langage.

Mais Lacan a raison d'affirmer qu'il n'y a pas de métalangage, parce qu'on est *toujours* dans le métalangage.

Dans un monde non-humain, rien n'est Insignifiant. Les animaux sont paranoïaques : il n'y a pour eux que Signifiant et/ou Non-Signifiant (cf. Von Uexküll 1956).

Ce qui distingue essentiellement l'homme de l'animal, ce n'est ni la parole, ni le poids ou la forme de son cerveau, ni l'importance du néocortex, ni son appareil phonatoire, ni l'opposition du pouce et de l'index, ni qu'il baise à tort et à travers. Ce qui le distingue essentiellement, c'est sa foutue manie de fourrer dans ses tiroirs des trucs qui ne servent à rien !

On vendait récemment chez Sotheby's une collection de quelque douze mille emballages de sucre. Voilà l'homme ! Nous sommes tous des Facteur Cheval, des collectionneurs d'Insignifiant, des brocanteurs de l'Inutile.

Si vous surprenez un jour votre chien en train d'entasser des objets inutiles dans son panier, ou s'il se met à chantonner, méfiez vous : il se pourrait bien que, le lendemain, il pense et que, le surlendemain, il vous passe un collier autour du cou.

Le langage est l'articulation du Signifiant et de l'Insignifiant. Le langage est l'appareil à penser, le pensoir (Donnet et Green 1973). Le petit calculateur prodige de Tournier (1975) ne peut penser que sur fond de musique (de rythme) des métiers à tisser. Quand les métiers se sont tus, il ne peut plus penser. Pour chacun de nous, je soupçonne que l'activité tonico-musculaire joue ce rôle d'une musique de fond du langage. Wallon (1970) ne disait-il pas que l'homme pense avec ses muscles ?

Le langage est un double clavier articulé. Mais c'est un dispositif inerte. Encore faut-il lui insuffler de l'âme. Encore faut-il une cause première.

Le commencement et la fin

Deux images me hantent : l'Avant et l'Après.

Avant : un homme sur le sable, au bord de la mer (-e). Il est inquiet. Il scrute, il flaire une trace : un trait brisé, une empreinte que la vague montante est sur le point d'effacer. Et jaillit, dans le silence, une interrogation confuse, un premier balbutiement : « Qu'est-ce ? »

Après : Toute vie a disparu. Mais les machines tournent, alimentées par les réserves d'une énergie quasi-inépuisable. Ça parle ! Des hauts parleurs déversent des flots de paroles, des programmes pré-enregistrés, des journaux parlés, des discours, des bibliothèques entières. Ça parle tous azimuts mais personne pour entendre. Ça fuse de toutes parts, ça s'entrecroise, ça se confond, sa mugit, ca hurle !

Silence et bruit. Bruit et silence. L'Avant précède l'Après. L'Après précède l'Avant. Il n'y a pas d'Après, il n'y a pas d'Avant. L'Avant et l'Après sont simultanés.

J'ai retrouvé avec plaisir la première image dans Krajzman (1976 p. 139) : « James Février, dans son Histoire de l'Écriture, fait remonter l'origine de l'écriture à l'empreinte de l'homme sur la neige... »

On aura, dans l'image de l'Avant, reconnu le stade du miroir. La stade du miroir ne requiert par de miroir, c'est bien ainsi que l'entendait Lacan. Le miroir, c'est le langage, la rencontre de l'Insignifiant. C'est le regard de la mère (Winnicott 1971), c'est le « *Du bist Es* » auquel répond la lallation de *l'infans*.

La fin et le commencement

Morin (1973) rejoint Lacan : le plus ancien vestige d'humanité serait la sépulture. L'homme commencerait avec la mort. L'homme naîtrait là où, pour la première fois, le cadavre n'est plus laissé à l'abandon.

À l'aube de l'humanité se situerait cet événement inaugural : un mort n'est plus seulement un cadavre, une dépouille, une chose parmi les choses. Il est ce que je serai moi aussi : image de ma propre mort, miroir de ce que je suis.

L'événement inaugural serait ce trou dans le réel, cette disparition, cette place vide. Au bord de ce trou, le bruit deviendrait sens, le tumulte discours, le cri parole. Ce serait la perte d'un Signifiant insignifiant qui déclencherait la machine du langage. Ce serait une respiration, une pause, un soupir, qui inaugurerait la scansion.

Absence ou trop-plein, trou ou trou noir, vide ou compacité absolue ? Lequel commence, lequel finit ?

Eh bien, le tragique de l'affaire, c'est qu'il n'y a pas d'événement inaugural. Il n'y a ni cause première, ni fin dernière. Le trou dans le réel, le Signifiant-Insignifiant présent-absent, c'est moi. Je suis ma propre tache aveugle. L'œil ne se voit pas. Le sujet est le mètre étalon de Sèvres, il mesure l'Univers à son aune. Il peut tout mesurer sauf soi. Il mesure tout, il ne mesure rien !

Pour que ça pense, pour que la machine tourne, pour que Je existe, il suffit de placer le sujet en perspective entre deux miroirs parallèles ⁽⁷⁾ : un Signifiant et un Insignifiant, un big bang et une nébuleuse primitive, une pulsion de vie et une pulsion de mort, la saveur d'un fragment de madeleine dans un peu de thé tiède et son évocation fortuite, un paradis perdu et un paradis à venir. Il n'y a pas de paradis perdu, le paradis est ici et maintenant L'enfer aussi.

Pour que ça fonctionne, il suffit de laisser choir le sujet entre la vie et la mort. ⁽⁸⁾

Le premier empereur

Le caractère 字 ZI = mot, caractère (d'écriture), contient l'idée d'une prolifération naturelle : les mots, c'est ce qui a tendance à proliférer spontanément.

Shi Huangdi (259-210 av. J.-C.) le Premier Auguste Souverain de Qin, était manifestement conscient du danger que constituerait la prolifération incontrôlée de l'Insignifiant : il promulgua un édit unifiant les caractères d'écriture, dans l'étendue de l'empire, et interdit que l'on en traçât de nouveaux.

Beurdeley (1974 p. 47) : « Mais aux yeux des lettrés, Shihuangdi apparaît comme un souverain détestable, parce qu'il fit détruire tous les livres classiques qui, à son avis, faisaient trop l'éloge du passé. Seuls les ouvrages de médecine, de science et de divination furent épargnés. »

Trésors d'art de la Chine (1982 p. 88) : « ... il pressentit sa fin précoce et l'inachèvement de cette ambitieuse centralisation autour de sa personne. D'après les textes, obsédé qu'il était par ces idées, il interdisait la moindre allusion à la mort en sa présence. Bien plus il se mit en quête des moyens susceptibles de prolonger sa vie, d'accéder à ce paradis dont on lui avait parlé pour y boire le philtre d'immortalité. Peu de jours avant son décès, il guettait encore désespérément le retour d'une expédition chargée de lui rapporter la drogue magique. »

7. On sait que l'une des premières vérifications de la théorie de la relativité, l'expérience de Michelson-Morley, utilise un dispositif comportant deux jeux de miroirs parallèles orientés à 90°.

8. À l'âge de quatre ans, l'un de mes fils me demandait soudain, avec une expression d'effroi : « Papa, est-ce que moi aussi je devrai mourir ? » En cet instant, il entra dans la communauté des roseaux pensants.

Du tombeau de Shi Huangdi, découvert en 1974, sont actuellement exhumés une armée de guerriers de terre cuite, grande nature, immobiles et muets. Leur nombre excéderait les sept mille.

Le Signifiant forclos resurgit dans le réel ! Lacan avait raison. Je le dis avec un profond respect et une infinie tendresse. La forclusion de l'Insignifiant conduit sûrement au délire des sens, et d'essence.

Lacan négligeait peut-être un détail insignifiant : le Nom-du-Père, c'est aussi le Nom-du-Fils !

Freud

La psychanalyse n'est pas une quête du sens. À chercher le sens, on se condamne à errer entre Ciel et Terre. Ou bien on se retrouve sur un boulevard périphérique (cf. Mélanie Klein qui ne peut voir deux petites autos sans imaginer des choses dégoûtantes). Ça n'a pas de sens (Devos 1968) !

Freud a, d'emblée, installé la psychanalyse sur le terrain du peu, de l'Insignifiant : la réminiscence, les petites quantités (cf. l'Esquisse), le rêve, le lapsus, le mot d'esprit, les traces (cf. le *Wunderblock*). En un mot : l'écume des jours ! N'est-ce pas là le sens du mot analyse ?

Et ce peu, il l'insère dans une dialectique du Tout (l'Être de la complétude narcissique), du Rien (le Néant de la mort, de la castration) et de l'Insignifiant (le Sexe, la différence des sexes). La Grande Triade ?

Traces, rêves, fumées. Repères.

Le chemin de la psychanalyse est encore à faire.



Bibliographie

- ANZEU (Didier). *L'auto-analyse de Freud*, 2 vol., nouvelle éd. P.U.F., 1975.
- BEURDELEUY Cécile et Michel. *La Céramique chinoise*, Office du Livre, Fribourg, 1974.
- BIRDWHISTELL Ray. in Yves WINKIN, *La Nouvelle communication*, Seuil, 1981.
- BLOCH Oscar et WARTBURG Walther von. *Dictionnaire étymologique de la langue française*, P.U.F., 1975.
- DEVOS Raymond. *Ça n'a pas de sens*, Denoël, 1968.
- DONNET Jean-Luc et GREEN André. *L'Enfant de ça*, éd. de Minuit, 1973.
- ECO Umberto. *La Structure absente*, Mercure de France, 1972.
- FOUCAULT Michel. *Les Mots et les choses*, Gallimard, 1966.
- GREEN André. « Note sur les processus tertiaires », *Revue française de psychanalyse*, 3, 407-410, 1972.
- La Double limite*, *id.*, 25, 267-284, 1982.
- JACOB François. *La Logique du vivant*, Gallimard, 1970.
- KRAJZMAN Maurice. « Christian Dotremont – l'ours du sens », *Cahiers internationaux du symbolisme*, 31-32, 137-143, 1976.
- LALANDE André. *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, P.U.F., 1962.
- LÉVI-STRAUSS Claude. *Structures élémentaires de la parenté*, Mouton et Cie, 1971.
- MANNONI Octave. *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène*, Le Seuil, 1969.
- MARTINET André. *Langue et fonction*, Gonthier/Denoël, 1969.
- MAUSS Marcel. *Sociologie et anthropologie*, P.U.F., 1973.
- MORIN Edgard. *Le Paradigme perdu : la nature humaine*, Le Seuil, 1973.
- SAINT-AUGUSTIN. *Confessions*, Pierre Horay et Cie, 1947.
- SAUSSURE Ferdinand de. *Cours de linguistique générale*, Payot, 1967.

- SERRES Michel. *Hermés IV, La Distribution*, Ed. de Minuit, 1977.
- TOURNER Michel. *Les Météores*, Gallimard, 1975.
- TRÉSORS D'ART DE LA CHINE. Catalogue de l'exposition, Palais des Beaux-Arts, Bruxelles, 1982.
- TRISTAN Frédérick. *La Cendre et la foudre*, Balland, 1982.
- VIDERMAN Serge. *Le Céleste et le sublunaire*, P.U.F., 1977.
- VON UEXKULL Jacob. *Mondes animaux et mondes humains*, Gonthier, 1956.
- WALLON Henri. *De l'acte à la pensée*, Flammarion, 1970.
- WHITEHEAD Alfred et RUSSEL Bertrand. in Logique et connaissance scientifique, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1967.
- WHORF Benjamin. *Linguistique et anthropologie*, GonthierDenoël, 1969.
- WINNICOTT Donald. *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, 1969.
- WITTGENSTEIN Ludwig. *Tractatus logico-philosophicus* suivi de *Investigations philosophiques*, Gallimard, 1961.